Vol. I. Montréal, Mercredi, 15 Aout 1860. No. 13

L'Omnibus paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demie par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 26 rue Saint Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à Senecal et Ferre, imprimeurs-éditeurs.

L'Omnibus est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Mercredi, 15 Aout 1860.

Madame la Guêpe, vous n'êtes pas sincère!

Dans son numéro du 10, la *Guêpe*, prenant la mouche, nous a régalés d'une sérénade, que la politesse nous commande de ne pas laisser sans récompense.

Si nos lecteurs nous demandaient une musique de bastringue, nous ne saurions vraiment leur indiquer un meilleur choix que celle de cet insecte tapageur. Ses bourdonnements sont un modèle du genre, et l'on ne peut tout au plus lui reprocher que la hauteur intempestive de son diapason et quelques fausses notes, qu'il nous pardonnera de relever.

Dès l'ouverture, il nous octroie l'épithète de *journal microscopique*... Microscopique! c'est possible, mais la taille ne fait pas le journal, pas plus que l'habit ne fait le moine, et, mon Dieu, madame, il serait peut-être plus avantageux pour vos abonnés que votre envergure fût moins large, vous parleriez sans doute moins et ça n'en vaudrait que mieux pour tout le monde.

La *Guêpe* soutient "que nous prêtons à ses amis des idées sangrenues, comme il n'en peut germer que dans notre cerveau...." Evidemment, si l'*Omnibus* récoltait toutes celles qu'elle répand sur son passage, il serait vite complet, mais Dieu l'en garde! quant à ses amis, après les quatre pages de balourdises qu'elle leur *donne* deux fois par semaine et qui ne sont *pas microscopiques*, il serait trop mal à nous d'en augmenter la dose; c'est une tâche dont nous lui abandonnons le monopole; elle s'en acquitte trop bien pour que nous puissions entrer en lice, et sur ce point nous lui cédons la palme.— Mais trêve de badinage et choisissons pour nos coups de fouet un point de mire plus sérieux.

"L'*Omnibus*, dit l'insecte, se moque d'un discours prononcé dimanche dernier, à la porte de l'église St. Pierre, par un brave membre de la classe ouvrière."—Si le respect qu'on doit à votre sexe n'adoucissait notre franchise, nous vous dirions: *Madame, vous mentez!* Rien dans notre article ne justifie cette perfide accusation. Nous avons reproduit le discours de votre ami, tel qu'il l'a prononcé, et pas un mot de blâme n'est encore sorti de notre plume à l'égard de ses paroles. — "Ce monsieur, dit-elle encore, se faisant l'écho des bons sentiments du peuple à notre égard, rappelait les services que nous ne cessons de rendre à nos concitoyens."—Pour être plus vraie, vous auriez dû dire: "Ce monsieur se faisant l'écho des bons sentiments *du propriétaire pour sa feuille, et, envoyé par lui*, rappelait les services *que nous ne rendons pas* à nos concitoyens."—Ce langage eut été plus franc et nous aurions crié bravo à la sincérité de vos aveux.—Car, où sont-ils les fameux services que vous avez rendus? On ne les trouve même pas avec *le microscope!*.... Appelez-vous service, cette absurde manie de raconter à vos lecteurs des scènes plus ou moins intéressantes d'amourettes inventées, de les initier aux secrets des familles, en indiquant les rues et numéros des personnages en question? Si c'est là ce que vous appelez vos services, le public et la presse ont jugé autrement, et tous les deux, d'une voix unanime, ont flétri et rappelé à l'ordre votre indélicatesse.

"L'*Omnibus*, poursuit-elle, montre bien peu de tact en reprochant à l'orateur populaire les quelques fautes de français qu'il peut avoir faites." — Madame, vous mentez encore.—Non, braves et intelligents citoyens du faubourg de Québec, nous ne vous reprochons pas vos fautes de langage; parcourez notre article et vous nous rendrez justice. Cette sotte prétention n'a jamais eu d'existence que dans les malveillantes intentions de notre antagoniste. — Ne trouvant pas d'autre moyen de nous discréditer auprès de vous et de conquérir vos suffrages, il nous calomnie et nous dénigre. S'il vous tend cette amorce, c'est qu'il croit s'adresser à des esprits bornés, mais vous avez trop de bon-sens pour vous y laisser prendre.—Non, non, il ne s'agit pas de votre style, ce que nous critiquons, c'est l'astucieuse politique d'une feuille qui vous égare au lieu de vous montrer la voie de la lumière et de la vérité; ce que nous signalons à votre clairvoyance, ce sont les graves erreurs qu'elle vous inspire et qu'a émises son émissaire dans sa harangue de dimanche.—"Faisons la guerre aux aristocrates qui veulent écraser le peuple," disait-il. — Mais qu'appelle-t-il aristocrates? Où sont-ils donc ces fiers tyrans qui veulent vous asservir et vous abattre? Sur nos rivages, il n'en existe pas; —Je vois de respectables familles, des négociants qui travaillent comme vous, dont la fortune a couronné les entreprises: en un mot, je vois des riches... Mais des riches! il y en a toujours eu sur tous les points du globe, parce que Dieu l'a voulu, et si vous n'êtes pas du nombre, est ce leur faute à eux et faut-il les haïr? Dites-moi, carrossiers, dites-moi, charretiers et marchands des faubourgs, vous tous enfin qui gagnez votre vie à la sueur de votre front; qui est-ce qui vous offre de l'ouvrage et nourrit vos familles? Qui alimente votre petit commerce, si ce ne sont les riches? Ce pain si noblement acquis que vous partagez à vos enfants, n'est-ce pas avec leurs richesses que vous l'achetez? C'est par eux que vous vivez, et l'on vous ferait croire qu'ils cherchent votre ruine!! — Voilà les seuls aristocrates que l'on rencontre auprès de vous, et à tous ceux qui vous diront: Il en en existe d'autres, nous répondrons: "vous trompez le peuple!..."

"L'orateur de dimanche, dit toujours notre confrère, a déployé dans son discours un bon-sens et un patriotisme qu'il nous serait bien agréable de trouver dans les articles du journal en question."—Mais encore une fois, monsieur le rédacteur, quand donc avons-manqué de patriotisme et de bon-sens? Est-ce parce que, *fidèles au cri de la conscience* et de la justice, nous avons mêlé notre voix à celle de nos compatriotes et de la presse française pour flétrir les excès de la dernière séance du Conseil-de-Ville? Est-ce parce que nous n'avons pas félicité nos mandataires sur leur honteuse conduite et que, comme vous, nous n'avons pas écrit dans nos colonnes: "Ils n'auraient pas eu tort d'en faire davantage."

Si tel est le mobile de vos accusations, le public décidera, et nous ne craignons pas son jugement.

Si vous appelez patriotisme, vos absurdes appels à la violence et à l'émeute, les sentiments de haine que vous inoculez à la classe ouvrière pour la classe opulente, alors nous en avons manqué.

Si vous appelez patriotisme, vos tartines incendiaires, vos spectres, vos visions, vos tournoiements de sabre et vos bruyants coups de cloche, nous en avons manqué.

Si vous appelez patriotisme, vos insidieuses déclamations, vos perfides mensonges, vos éclats de trompette, et les triviales flatteries que vous faites ruisseler de votre plume dans la masse pour qu'elle vous huche au Capitole sur le pavois de la popularité, de ce patriotisme, nous en avons manqué, et grâce à Dieu, nous n'en aurons jamais...

Si c'est la votre patriotisme, sachez, monsieur le Rédacteur, que vous n'en avez point, car ce n'en est que l'antipode et la contrefaçon.—Le vrai patriotisme est juste, sincère et désintéressé—c'est celui que nous revendiquons et qui ne fera jamais défaut à nos concitoyens quand le péril éclatera. Du patriotisme! nous en avons dans l'âme, mais nous n'en faisons pas.

Dans un autre article, vous combattez la question des lignes d'omnibus qu'on a le projet d'établir dans les rues de la cité. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, nous bornant pour aujourd'hui à signaler au public vos appels systématiques à l'émeute. Cette innovation, prétendez-vous, serait la ruine de la ville, et dans une furibonde harangue, vous vous écriez: "Vous surtout, veillez sur vous, charretiers, ne souffrez pas, etc." Pourquoi ces continuels recours à la violence? N'y a-t-il donc pas pour eux d'autre moyen de faire triompher leurs droits et de sauver leurs intérêts? Toutes les fois qu'un citoyen se croira lésé dans son état, il faudra donc qu'il se révolte! n'y a-t-il donc pas une justice? La charte ne donne-t-elle pas à tous le droit de pétition? Pourquoi